Journal *Entre deux mots*

édition du 22 novembre 2019

Cahier spécial *Lire et écrire le roman policier au 21e siècle*

Logo du RÉCIT

Un Réseau axé sur le développement des Compétences des élèves par l’Intégration des Technologies!

(photo de Jacques Côté au centre)

# Écrire: talent ou travail?

## Entretien avec Jacques Côté, auteur

Ceux et celles qui ont aimé les romans mettant en vedette l’inspecteur Daniel Duval retrouveront bientôt avec plaisir *Le Rouge idéal*, deuxième enquête du personnage, récemment enregistrée en version audio par le comédien Guy Nadon. Pour l'occasion, j’ai rencontré l’auteur, Jacques Côté, pour en savoir un peu plus sur sa vision de l’écriture.

**Question : Les premières enquêtes de Duval ont été publiées à deux ou trois ans d'intervalle. Faut-il comprendre qu’un roman n’est pas seulement une question d’inspiration soudaine, qu’il faut plusieurs mois pour le finir?**

Réponse : Je ne sais généralement pas comment l’histoire va se terminer quand je commence un roman : je commence le roman avec quelques idées, un plan de deux à quatre pages et ensuite, la fin se construit tout au long du processus d’écriture et il ne faut fermer aucune porte. Un roman peut avoir une multitude de fins. Selon les besoins de l’intrigue, aussi, je dois me renseigner sur certains détails. Avec cette recherche, je mets environ 18 mois à écrire chaque roman. Et malgré cette période de gestation qui peut sembler longue, il m’est arrivé d’avoir de bons flashs alors que j’avais déposé mon manuscrit chez l’éditeur! Ça m’est arrivé de penser à une autre issue pour *Le Rouge idéal* après l’avoir envoyé. J’ai regretté de ne pas avoir imaginé cette finale avant! Pour un autre titre qui a suivi, j’ai osé demander à l’éditeur de tout arrêter quatre semaines avant l’impression du roman. J’avais eu une nouvelle idée pour une fin différente, une idée inattendue. Il me fallait couper 75 pages et en ajouter tout autant. Cela m’a fait penser à la célèbre maxime de Boileau : « cent fois sur le métier remettez votre ouvrage ». L’éditeur a accepté, non sans une certaine impatience… Par contre, le résultat en valait la peine.

**Question : Quelle était votre intention dans le choix d'un titre énigmatique comme *Le Rouge idéal*?**

Réponse : On peut se demander quelle sorte de céréales je mange le matin pour choisir mes titres. Certains me reprochent d’avoir des titres étranges, parfois trop longs (*Nébulosité croissante en fin de journée*)ou des titres poétiques (*Où le soleil s’éteint*). Pour *Le Rouge idéal*, il faut voir le rouge non seulement comme la couleur du sang, mais aussi celui de la passion, de la colère, de l’urgence. Pensons aux lumières des sorties de secours, aux gyrophares, aux camions de pompiers. Ce titre-là réfère aussi à une sensation particulière, à un état idéal décrit dans un poème des *Fleurs du mal* qui s’intitule « L’idéal ». Baudelaire y fait référence à une relation tordue et fictive qu’il aurait souhaitée avec un personnage de Shakespeare (Lady Macbeth). Bref, le titre d’un de mes romans est intéressant s’il est un peu mystérieux, s’il peut être interprété de plusieurs façons, mais surtout s’il résonne en moi. Comme j’ai laissé beaucoup de place à Baudelaire dans *Le Rouge idéal*, ça me semblait couler de source.

(page 2)

**Question : Concrètement, qu’est-ce que ça signifie?**

Réponse : Baudelaire a construit son recueil à partir d’oxymores (mettre côte à côte une chose et son contraire). Je reprends ce procédé de différentes manières dans mon roman. On peut dire que « l’esprit » de Baudelaire est présent, sous forme d’énigmes, par certaines couleurs et plusieurs vers... Je lui ai aussi emprunté les éléments liés aux mondes profane et sacré. Le désir de profaner, l’acte de profanation en tant que délit criminel, est au cœur du roman et de certaines actions que posent des personnages : cette opposition profane/sacré est particulièrement visible dans les poèmes de Baudelaire que le meurtrier sème derrière lui et qui sont importants dans l'enquête.

citation en exergue :

*Mon titre est emprunté à un vers des Fleurs du mal, mis en exergue: « Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses / Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal ».*

**Question : Quelle place *Le Rouge idéal* occupe-t-il dans votre parcours d’auteur?**

Réponse : Ma spécialité, c’est l’écriture de romans policiers, mais *Le Rouge idéal* est une sorte de roman policier hybride, postmoderne, qui rassemble des caractéristiques de plusieurs genres romanesques. Il y a des traits du roman de procédures judiciaires, du roman noir, du roman médicolégal, du roman à suspense, du roman de tueurs en série et du roman de détection, appelé en anglais le « whodunnit », un mot dérivé de la question « Who [have] done it? » qui signifie « Qui l’a fait? ».

Les jeunes que je rencontre dans les écoles croient qu’il faut être timbré pour écrire ce genre de romans, mais je suis tout à fait normal : j’élève mes enfants, je paie mes taxes…! Même si j’écris des histoires sanguinolentes qui font peur, je n’aime pas montrer des scènes gratuites de violence ou d’agression. Ce qui m’intéresse, ce sont les conséquences de la violence sur les personnes et le rôle de l’enquêteur et des experts dans la résolution des crimes. Mais aussi exposer différents milieux. C’est le cas dans *Le Rouge idéal.*

**Question : Justement, dans quel décor avez-vous campé cette enquête?**

Réponse : J’ai tenu à explorer deux milieux qui s’opposent : celui de la richesse (la haute-ville et le quartier cossu de Sillery) et la basse-ville qui, à l’époque du roman, est considérée comme un quartier malfamé et dangereux. Le lieutenant Duval et ses collègues (Harel, Tremblay et Prince) se déplacent dans ces lieux-là, faits de contrastes. Il leur faut trouver des indices, rencontrer des témoins et identifier d’abord l’auteur de graffitis misogynes. Plus tard, ils doivent comprendre ce qui s’est passé sur deux scènes de crime : celle de la côte d’Abraham et celle dans le cimetière de Sillery. À la toute fin, le tout culmine dans un vieux manoir de Sillery, qui ne se trouve pas très loin d’où je suis. Cet écart entre les riches et les pauvres est visible de différentes façons : possessions matérielles, éducation, valeurs.

citation en exergue :

*Parfois, il me prend l’envie de faire autre chose, mais l’ivresse que me procure l’écriture est incomparable : Duval va chercher ses endorphines dans la course à pied, moi, j’écris!*

Pour avancer dans leur enquête, les détectives vont de lieu en lieu, et chacun d’eux est porteur (ou non!) d’informations utiles à la résolution du crime. Les endroits où résident les suspects, par exemple, sont importants parce que le roman policier nécessite des personnages secondaires : qui sait si l’un d’entre eux ne se révélera pas le ou la criminelle. Les trajets, aussi, doivent avoir un sens. Dans l’une des séquences, les enquêteurs se rendent au cimetière de Sillery, passent par le laboratoire, puis par la résidence du Dr Fraser. Ce parcours n’est pas innocent... Certains espaces laissent voir des indices qui nécessitent ensuite une expertise minutieuse de la part de différentes équipes : identité judiciaire, police scientifique et personnel d’enquête. C’est le propre du roman policier que de voir les enquêteurs guidés par les indices qu’ils amassent un peu partout!

(Page 3)

## L’inspecteur Duval récidive!

Jacques Côté ramène un personnage déjà créé pour un roman précédent; je me suis penché sur sa façon de faire.

**Question : Comment choisissez-vous les personnages qui s’ajoutent à une nouvelle enquête?**

Réponse : L’opposition entre des personnages, la confrontation de leur personnalité est un des aspects que j’affectionne le plus en littérature. Je suis toujours curieux de voir comment deux individus vont s’affronter au plan psychologique dans une relation conflictuelle entre un enquêteur et des suspects. Cela fait partie du menu du *Rouge idéal*: opposer des êtres et des milieux contrastés. En ce sens, le professeur Victor Déziel, très imbu de lui et de son savoir, va à coup sûr générer des étincelles au contact de Duval, un gars beaucoup plus terre à terre.

J’aime aussi l’idée d’exposer Duval à des mondes qu’il ne connait pas : c’est un passionné de jazz, il en écoute chez lui, mais dans ce deuxième roman, je l’oblige à écouter de la musique punk. J’aimais l’idée de le confronter à cet univers, sa musique, sa culture. Ça rend mon personnage plus crédible : comme nous, il a des préférences et des choses qu’il aime moins, mais il faut qu’il réalise qu’il n’est pas seul au monde!

**Question : Quels sont les principaux traits de personnalité de Duval, pour les lecteurs et les lectrices qui ne le connaitraient pas encore?**

Réponse : Comme inspecteur, Daniel Duval est un spécialiste en *scènes* de crime, et le mot *scène*, ici, a le même sens que celui utilisé en théâtre, c’est-à-dire un lieu où s’est déroulé un évènement et sur lequel des professionnels sont payés pour jouer un rôle. Duval opère sa science dans des espaces où il doit relever des indices. Il aiguise tous ses sens pour voir et comprendre. Dans certaines situations, notamment, il va utiliser son odorat pour essayer de sentir un accélérant ou encore de la poudre à canon. S’il y arrive, il pourra conclure à l’utilisation récente de l’accélérant ou de l’arme à feu. Les enquêteurs doivent suivre ces pistes.

Certains traits particuliers du lieutenant Duval se révèlent dans les lieux où il passe beaucoup de temps aussi, comme son zèle : il lui arrive souvent de rester tard au poste, de faire des heures supplémentaires. C’est dire à quel point l’enquête l’obsède, mais qu’il y prend aussi du plaisir. Il ne suit pas, non plus, les règles de procédure habituelles. Il lui arrive de procéder sans mandat, d’entrer par effraction. C’est ce qu’il fait dans le bureau et dans la chambre de Déziel, puis chez les Maranda. Il va jusqu’à s’emparer illégalement d’une pièce à conviction qui prive son collègue de la Ville de Québec d’un élément d’enquête. Duval a un sentiment de supériorité, une haute estime de ses compétences; c’est ce qui lui fait poser de tels gestes.

**Question : Est-ce que ça signifie que Duval n’a que des défauts?**

Réponse : Pas du tout, mais un personnage parfait ne serait pas intéressant. Les lecteurs n’y croiraient pas! Je me suis attaché à Duval tout comme des dizaines de milliers de lecteurs. Il est persévérant et c’est un ami loyal. Dans *Le Rouge idéal*, on remarque sa sensibilité quand il recueille le chat trouvé dans le squat de Matthieu, et son sens de l’humour, par le nom qu’il donne à ce chat (Alibi!). Le jour où Duval mourra, je me sentirai en deuil, mais contrairement à moi qui serai en terre un jour, lui, il pourra éternellement jouer dans mes histoires. Il sera en action, vivant par ses paroles, et il se fera aimer alors que moi, je serai probablement oublié, rongé par les vers!

**Question : Quel(s) conseil(s) me donneriez-vous si je devais créer des personnages pour mon premier roman?**

Réponse : La lecture du texte *L’art de la nouvelle* de Flannery O’Connor a été une révélation pour moi. Elle écrit que les personnages se révèlent dans l’action. Il n’est pas nécessaire de décrire leurs qualités ou

(page 4)

leurs défauts puisque leur profil psychologique peut être évalué à leur comportement. Le langage de Duval, par exemple, comme celui d’autres personnages de la haute-ville, reflète sa position et son degré d’éducation; ses collègues et lui ont un certain confort matériel, aussi, qui permet de comprendre leur passé et leurs réactions. Ce sont donc les indices qui régissent les actions des personnages.

Il faut aussi que tu portes attention aux personnages secondaires et aux séquences qui les mettent de l’avant : c’est le mortier sur lequel se construit l’histoire. Les indices et les informations que les enquêteurs vont amasser les mèneront à rencontrer différents personnages secondaires, que ce soit des auxiliaires, des gens qui vont les aider dans leur enquête ou encore des suspects. Ces personnages de second plan comme Lizotte, Corbeau, le Dr Fraser ou madame Riendeau sont là pour faire progresser l’histoire d’un lieu à l’autre vers sa résolution. Chacun des personnages possède une partie de la vérité ou rien de pertinent, c’est ce qu’on appelle une fausse piste!

(photo d’une rue de Québec)

information complémentaire à la photo :

L’intrigue des romans de la série « Duval » se déroule au cœur de la Capitale-Nationale. *Le Rouge idéal*, couronné par le prix Arthur-Ellis, offre en toile de fond le paysage automnal de la ville.

Ce sont ensuite des personnes d’intérêt que le lecteur raye de la liste. Dans un roman policier, il serait tout à fait inapproprié de ne pas semer de fausses pistes. Elles sont là pour leurrer un moment le lecteur et les enquêteurs, comme c’est le cas dans la vraie vie d’un détective! À partir de ces séquences secondaires, le roman se bâtit de façon logique, contrôlée, prend sa densité. L’auteur parsème des indices çà et là, et le lecteur doit aussi opérer un travail de logique pour appréhender les évènements qui surviennent et qui donnent une direction à l’intrigue. À lui d’être attentif à tous ces détails.

**Question : Donc, pour mettre de l’action, il faut avoir des personnages étoffés?**

Réponse : O’Connor part du principe que l’écrivain doit surtout créer du mouvement. Les choses ne sont jamais fixes, tout bouge autour de nous, et c’est à l’écrivain de décrire ce mouvement. Un personnage se déplace et son champ de vision se modifie au fur et à mesure. Je pourrais écrire qu’un camelot vend des journaux au coin d’une rue, qu’il en agite un en criant la nouvelle du jour, mais selon O’Connor, il en faut davantage, montrer ce qu’il y a tout autour. Sur le trottoir passent des piétons, des voitures circulent et il se peut que le sol se mette à trembler parce qu’il y a un métro en dessous. Autre principe important, il faut montrer l’action et non la dire. On n’écrira pas « Pierre a un gros mal de tête », mais « Pierre se tenait la tête à deux mains comme si une foreuse creusait sa boîte crânienne ». Décrire l’ambiance qu’ajoute le temps qui passe permet aussi de créer du mouvement : les conditions météorologiques, le moment de la journée, la luminosité, la couverture nuageuse, la chaleur du soleil… Ce sont autant de détails qui peuvent contribuer à l’expérience de lecture que je veux provoquer chez mes lecteurs.

(page 5)

(photo d’Hugo qui prend des notes)

## Le roman comme voyage dans le temps

**Question : Comme je n’ai pas vécu à cette époque, comme plusieurs jeunes d’aujourd’hui, parlez-moi un peu de celle à laquelle se déroule la série de romans sur Duval.**

Réponse : Toutes les enquêtes se passent au tournant des années 1970 et 80. Il m’a fallu recréer cette tranche sociohistorique pour créer l’illusion de cette époque. Dans l’écriture d’une telle série, il faut tenir compte d’une série de facteurs, à commencer par le matériel nécessaire à l’enquête. Il faut remarquer dans ce roman l’absence de technologies numériques telles que nous les connaissons aujourd’hui : pas de téléphones cellulaires, mais des pagettes avec lesquelles l’enquêteur reçoit un signal qui prend la forme d’un numéro de rappel. Il lui faut alors trouver (si nécessaire) une cabine téléphonique. Ça n’existe presque plus de nos jours, mais elles étaient fort nombreuses à l’époque! Duval vit dans un monde où les ordinateurs existent et servent à compiler des données avec des cartes perforées, mais il n’y a pas encore d’usage domestique de l’ordinateur. Pour la police scientifique, il n’y a pas d’analyse d’ADN avant 1984. C’est à ce moment que les biologistes commencent à partager cette avancée scientifique importante. Elle permettra éventuellement de relever des cellules humaines par la salive, le sang et les cheveux pour donner un profil génétique d’une très grande précision. J’en tiens compte dans ma série.

**Question : Quel est le secret pour faire voyager le lectorat dans le temps?**

Réponse : Avec le temps, beaucoup de choses changent : le paysage se modifie, les villes se transforment et les modes imposent leurs canons particuliers en réaction avec celles qui les ont précédées. Pour un écrivain, cela veut dire remonter le temps, recréer ce qui a disparu. J’essaie de faire sentir la ville de Québec et de certaines de ses banlieues comme elle était à la fin des années 70. Je me sens le devoir, comme écrivain, de recréer l’époque par toute une série de suggestions. Je tiens compte de la mode vestimentaire, du mobilier, des marques de voitures. J’ajoute quelques références au théâtre et aux films populaires pour donner quelques repères culturels aux lecteurs, aussi. La musique est aussi une façon de fixer le cadre temporel. Dans *Le Rouge idéal*, plus spécialement, on entend *Dixie* du groupe Harmonium, *L’alouette en colère* de Félix Leclerc, du disco, du punk et de la musique classique. Il arrive fréquemment que le lecteur soit transporté juste en lisant le titre d’une vieille chanson. Le contexte politique sert enfin à illustrer le climat social, à expliquer certains rapports entre les personnages ou à illustrer leur tempérament. Comme le roman se passe en 1979, à quelques mois du premier référendum sur l’indépendance du Québec, j’ai opté pour des oppositions et des confrontations idéologiques entre les enquêteurs Tremblay (indépendantiste) et Harel (fier fédéraliste), qui ne partagent pas les mêmes opinions. L’enquêteur Tremblay nous fait sentir l’euphorie du référendum qui approche alors que son collègue Harel a un attachement manifeste au Canada. Ça explique pourquoi Harel est aussi irrité par la blague de Tremblay quand il lui lance : « Ici, on a Pierre-Elliot Trudeau qui bouffe du Québécois » (p. 170).

**Question : Pourquoi n’écrivez-vous pas des histoires qui se déroulent de nos jours?**

Réponse : Avec la pollution et les changements climatiques, les gens paralysés à leur cellulaire, non, jamais. J’aime cette distance qui me sépare de l’action de ma série. Elle m’aide à travailler dans un système qui est différent de celui dans lequel je vis. Elle me confère plus de liberté. Et en plus, sans l’ADN, les enquêtes sont plus intéressantes, plus longues. L’ADN a apporté une sorte de magie sur la scène de crime et je préfère m’en éloigner.